

Gaëtan Noël

Le Tourment des
rois, Livre I,
Partie II

Livre I - Partie II
- À la lumière de l'ombre –

Du même auteur :

- *Le Tourment des rois, Livre I, Partie I (2018)*
- *Emmène-toi avec moi (2018)*
- *Sauvez-vous (2019)*

Informations et extraits gratuits sur gaetan-noel.fr.

© 2019, Gaëtan Noël.

Édité par Hydolia, la société d'autoédition de Gaëtan Noël.

Première parution en septembre 2017.

Publié chez Bookelis.

ISBN : 978-2-9564785-6-0

Illustration de couverture : *Light blue smoke on a black background*,
Maksim Šmeljov.

Plus d'informations sur gaetan-noel.fr

Pour Emmanuelle, ma mère et ma première lectrice passionnée.

Pour Mathias, mon petit frère et mon premier critique avisé.

Pour tous ceux qui ont lu ce récit, avant même qu'il soit fini.

Pour toute la bienveillance que j'ai reçue, et pour la malveillance aussi.

Pour ceux qui osent écrire leur histoire, vivre leur vie, suivre leur voie.

Pour tous ceux-là, car ils vivent chaque jour... leur tourment de roi.

Souvenez-vous...

Je m'appelle Hydan, et je suis le dernier roi d'Hydolia. Alors que la Sainte-Armée d'Aderiha s'apprête à marcher sur mon royaume, j'ai commencé ces mémoires afin d'apporter la lumière sur la sombre origine du monde que j'ai bâti. Et qui dans un avenir très proche... sera détruit.

Né prince héritier du roi Horden, un monarque imposant, conservateur et barbare, je n'eus de cesse de m'opposer à lui par des idées que je voulais novatrices et lumineuses. Alors qu'il ne jurait que par l'héritage immuable de ses ancêtres, au détriment de son peuple et du continent tout entier, je brandissais la vision d'un avenir plus juste pour l'humanité, quitte à tirer un trait sur nos traditions millénaires.

Notre affrontement idéologique s'enlisait, un dangereux équilibre s'était formé. Il fut brisé lorsque, pour sauver le peuple d'Ilidhor, je trahis le mien : ne pouvant assumer plus longtemps le meurtre des innocents, je dégainai Ténébreuse face à l'injustice hydolienne.

Je fis ainsi le choix d'assumer *mon idée de naissance* : l'Évolution. Inspiré par la divine Khaalina, hanté par les souvenirs surnaturels de ma mère et de ma petite sœur disparues, je combattis jusqu'à la toute fin. Et je perdis.

Rattrapé par l'armée de mon père, je partageai la chute du roi d'Ilidhor et des habitants de la Cité immaculée. Au paroxysme de la bataille, une mystérieuse justicière nommée *l'Ombre des rois* se révéla à moi pour la seconde fois...

Et me livra, anéanti, à Hydolia.

Chapitre 9

L'Appel de l'abime

Le bruit des roues de bois, des fers des chevaux, résonnèrent sur les pavés trempés. Et les vibrations me réveillèrent, une fois de plus. Mes yeux s'ouvrirent à peine, fatigués de la vue lamentable qu'ils subissaient depuis trois jours. Trois longues journées, semblables à l'éternité, au fond de cette cellule roulante et insalubre. Toujours ce même banc de bois, rigide, inflexible, et sa rengaine grinçante et... insupportable. Toujours cette même petite lucarne, avare de lumière mais jamais d'humidité ou de courants d'air. Toujours ces barreaux, stupidement rouillés, à interdire l'accès à un passage de toute façon trop étroit. Toujours ce seau de fer, trop fier de remporter chacun de nos duels de regards, empli des déjections que dans mon humiliation je ne parvenais plus à renier. Toujours ces chaines, lourdes et tyranniques, dont les cliquetis bavards et incessants me perforaient les tympans. Toujours cette gamelle et cette cuillère, ce duo si sale et si prometteur d'autres repas immangeables. Et que dire de cette sinistre pluie battante qui n'en finissait plus ?

Ornière.

Le chariot entier sursauta et ma tête claqua violemment sur le banc. Dans un juron à peine contenu, je me redressai faiblement. J'en avais assez. Séquestré entre cauchemars acharnés et réalité accablée, mon esprit ne savait plus où se

poser. Trois jours de voyage à travers Hydolia, en absolue captivité, pieds et mains liés, étaient bien suffisants pour me permettre de ressasser les moindres détails de cette folle matinée dans la cité Immaculée. La tension était tombée, mon cœur s'était apaisé, et pourtant demeurait cet étrange sentiment de n'avoir jamais raccroché la réalité.

J'avais trahi mon propre royaume.

J'avais exposé des milliers d'innocents à d'implacables bourreaux. J'avais libéré la vie d'une petite fille, mourante au creux de mes bras, que je n'avais pas su sauver. Je m'étais rendu coupable de fratricide, et sans ciller. J'avais défié toute l'armée hydolienne et versé le sang d'un nombre incalculable de mes soldats. Et pour finir, alors que j'étais résolument décidé à mourir, l'Ombre des rois avait surgi de nulle part et m'avait livré, jeté aux pieds de mon père, au lieu de m'assassiner. Et comment oublier ses larmes, la douleur que j'avais vue dans ses yeux ? Et sa gifle, comme si je m'étais rendu coupable d'un affront personnel ? Finalement, qui était-elle et que me voulait-elle ?

Nouvelle ornière.

Mon crâne s'écrasa cette fois contre la paroi du chariot. Et le seau de fer se renversa. Encore. Dans un réflexe plein d'expérience, je levai les pieds et sauvai mes bottes d'une immonde noyade. Je les posai alors lourdement sur le banc, les chevilles entravées et rongées par leurs fers pesants et rouillés. J'imaginai déjà les railleries de mes geôliers... Car si officiellement j'étais toujours prince d'Hydolia, il y avait longtemps que ces derniers ne m'accordaient plus le moindre égard. On ne me servait plus de la nourriture : on me la jetait. On ne me regardait plus avec crainte et respect : mais avec

mépris et trivialité. Comment aurait-il pu en être autrement ? Mon père lui-même avait ordonné les conditions de ma détention. À bout de forces, je n'avais eu d'autre choix que d'obtempérer, désespéré. Et qu'allait-il se passer à présent ?

Les lois ancestrales étaient formelles : en Hydolia, seule la mort attendait les traîtres. Cependant, une autre loi, poussiéreuse, indiquait qu'en aucun cas les descendants de la Reine fondatrice, Hydolia elle-même, ne pouvaient être exécutés, quelle qu'en soit la raison — une règle étrange et rarement invoquée, probablement établie pour que le sang sacré de la dynastie ne soit jamais perdu.

Que déciderait donc mon père ?

Je l'imaginai mal conspirer pour tenter de m'assassiner en secret : son autre fils était mort, j'étais donc son dernier héritier. Il était également très peu probable qu'il conçoive un nouvel enfant : pour cela, il lui aurait fallu une femme couronnée. Seulement, son épouse disparue, Lulia, était toujours reine d'Hydolia malgré les dix-sept années écoulées depuis son départ. Aucune femme n'avait su combler le vide qu'elle avait laissé — et aucune ne semblait même avoir osé. Profondément marqué par une créature que personne n'hésitait à qualifier de *divine* ou de *légalendaire*, le Roi n'avait lui-même jamais su la remplacer. Certaines vipères sifflaient même que si Horden était devenu si cruel et si impitoyable, c'était parce que Lulia lui avait dérobé le cœur pour l'emporter avec elle dans un voyage sans retour.

Même si l'on se risquait à supposer l'existence d'un fils illégitime, il ne pouvait en aucun cas prétendre au trône : c'était une règle inviolable, instaurée par la Reine fondatrice elle-même — probablement pour protéger ses successeuses des

maitresses de leurs maris. Quand bien même, Horden n'aurait su se résoudre à choisir une nouvelle épouse et à braver les hasards de la descendance pour obtenir un fils qu'il n'obtiendrait peut-être plus jamais. En fin de compte, le monarque n'avait pas le choix : il me le ferait payer cher, *très* cher, mais plus jamais il ne pourrait tenter de m'écarter du trône. Malgré les apparences misérables et ma condition de paria méprisé, brillait donc devant moi un dernier espoir.

Ou du moins le pensais-je.

Mon *carrosse* s'arrêta finalement. Absorbé par mes pensées, je n'avais pas prêté attention au peu de décors que je pouvais apercevoir depuis la petite lucarne à barreaux. Mais nous étions bel et bien arrivés. En allongeant le cou, je reconnus la cour de mon château et les écuries. Après quelques minutes d'attente, un des geôliers — borgne, crasseux et à l'embonpoint marqué — pénétra dans ma cellule, un sac de toile beige à la main. Sans manifester la moindre hésitation, il me força à y plonger la tête avant de libérer mes jambes des fers qui les entravaient. Il m'empoigna ensuite le bras et me poussa sans ménagement à l'extérieur. À travers les mailles de la toile, je pus distinguer un rassemblement de soldats qui nous encerclait, comme pour faire barrage à tout public indésirable.

— Vous vous fichez de moi !? m'exclamai-je, furieux. Retirez-moi ce sac ! La plaisanterie a assez duré ! Emmenez-moi auprès du Roi. Sur-le-champ !

— Ordre de Sa Majesté, répondit le geôlier de sa voix rauque. Le Roi refuse de vous voir jusqu'à votre jugement. Je vous emmène aux cachots.

— Aux cachots ?... répétai-je, incrédule. Est-ce là l'ordre que vous avez reçu ?

— Celui-là même.

Il attrapa les chaînes qui me liaient les poignets et me tira pour m'obliger à le suivre. Les soldats autour de nous empêchèrent les curieux d'assister à la scène. Le sac sur la tête ne servait certainement pas qu'à empêcher les bavards et les indiscrets de commenter la marche de la honte du fils royal : non, mon père ne voulait probablement pas me laisser la moindre occasion d'apparaître comme un prince digne et fier — mais plutôt comme un prisonnier de guerre quelconque. C'était un très mauvais signe. Quel intérêt avait-il donc à agir de la sorte ? N'aurait-il pas dû au contraire étouffer l'affaire pour taire le déshonneur qui s'abattait sur son ultime héritier ? Vraiment, je n'avais aucune idée de ce qu'il avait derrière la tête. Pas la moindre. À dire vrai, jamais mon imagination n'aurait pu appréhender la vérité qui se profilait.

Le geôlier me conduisit donc dans les sous-sols de la prison — un vieux bâtiment au nord-ouest de l'enceinte du château, si négligé qu'on aurait pu le croire à l'abandon. Hydolia n'avait jamais eu pour habitude de faire des prisonniers — ou le cas échéant, de les garder bien longtemps. Les cellules m'apparaissaient donc, les unes après les autres, aussi vides qu'elles étaient humides. L'air y était vicié et tout semblait en souffrir : les grosses pierres taillées, les épais barreaux rouillés, les lourds cadenas de fer et les larges anneaux de clés aux tintements inquiétants et résonants... Sans les quelques étroits puits de lumière disséminés ici ou là, l'endroit n'était qu'une prison d'obscurité profonde.

Ma descente en aveugle fut hasardeuse et mes pieds dérapèrent bien des fois dans les escaliers étroits et trempés — ils ne semblaient attendre qu'un faux pas pour me contempler

mortellement y trébucher. Nous nous arrê tâmes au premier des deux sous-sols. Après quelques pas plus assurés dans la sombre allée de cachots, le geôlier me fit entrer dans la première cellule de droite.

Il y a quelqu'un.

Instinctivement, j'avais senti une présence, à défaut de l'apercevoir clairement dans l'obscurité. Assis sur la paillasse, quelqu'un semblait avoir attendu ma venue. Je ne vis alors rien d'autre qu'une silhouette approximative, mais j'aurais juré qu'elle me dévisageait. Homme ? Femme ? Je n'aurais su le dire...

— Introduisez la clé dans la serrure et laissez-nous.

Un frisson glacial me tétanisa. *Cette voix !... Im... impossible !...* Derrière moi, le geôlier s'exécuta silencieusement et tourna les talons. J'entendis son pas lourd s'éloigner, mais ce n'était pas comme si je l'écoutais. Non... À travers les mailles du sac de toile, mes yeux se plissaient désespérément pour vaincre l'obscurité. Et me confirmer, ou plutôt *m'infirmer*, l'identité de cet être à la présence plus qu'improbable. Et tenter, désespérément, de sauver la notion d'*impossibilité*.

— Je n'ai pas besoin de voir ta tête pour m'imaginer ton visage ahuri, ricana l'apparition en se levant vers moi. Tu ne m'attendais plus sur ton chemin, n'est-ce pas... *grand frère ?*

Kaderian !... Mais aucun son ne sortit de ma bouche. Probablement aucun souffle non plus. Était-ce un autre cauchemar ? Un autre spectre vengeur sorti d'une nouvelle somnolence ténébreuse ? *C'est... c'est forcément ça !... Je l'ai tué... Les morts ne...*

— Eh bien !? s'exclama-t-il, d'un air dément. Aurais-tu toujours peur des fantômes, Hydan !?

Il agrippa alors brutalement le sac de toile et me l'arracha. Dans la violence de son geste, il m'empoigna une mèche de cheveux au passage et me projeta ainsi contre le mur. Je m'y écrasai de tout mon poids et la pierre m'érafla le crâne. *Ce n'est pas... possible !* m'obstinai-je en serrant les dents de douleur. Ses longs cheveux blonds, son épaisse stature musclée, cet éternel rictus méprisant... C'était pourtant lui. Mes sens, mon instinct, tout en en moi savaient que l'homme en face de moi était Kaderian. Pourtant, mon intelligence ne démordait pas et hurlait à l'aberration... Les mains toujours liées entre elles par les lourdes chaînes, je m'appuyai maladroitement sur mes jambes et me soutins au mur de pierre friable.

— Kaderian... Comment ?...

— *Comment ?* répéta-t-il, amusé. Ça, je n'en sais rien...

— Mon épée t'a transpercé le cœur ! m'écriai-je. Je t'ai vu mourir sous mes yeux ! Ou... ou alors... Non, c'est impossible... Melusy ! C'est ça ? C'est elle qui t'a sauvé !? Réponds, Kaderian !

— Ohé..., soupira-t-il, las. Arrête de hurler, tu veux ? À t'entendre, on jurerait que tu es déçu de me revoir en vie...

— Évidemment que je le suis !

Le silence s'abattit brutalement. Froid. Coupable. *Qu'est-ce que je viens de dire ?...* Les mots m'avaient échappé. Je ne pus que constater avec effarement l'horreur de ma propre sincérité. Le visage de Kaderian s'assombrit.

— Et moi qui pensais que c'était la zone qui t'avait rendu fou... Que tu n'étais pas vraiment là, que tu étais absent, perdu

dans le flux. Tu ne répondais rien, Hydan... Rien. Tu m'as transpercé comme si je n'existais pas. Tu m'as tué sans la moindre hésitation. Tu m'as méprisé jusqu'au bout, jusqu'à ce que je ferme les yeux. Et je me suis trompé, on dirait : tu étais bel et bien conscient... Je n'arrive pas le croire. Être assassiné de sang-froid par son propre grand frère... Quel étrange sentiment.

Je détournai les yeux. J'avais longtemps pensé que le lien fraternel qui nous unissait avait été brisé à l'adolescence, mais la lame de la culpabilité m'égratigna néanmoins le cœur. Malgré nos divergences totales et irréversibles, la méfiance et le mépris mutuels, il semblait soudainement subsister un lien indéfectible. Et encombrant.

— J'étais réellement dans la zone..., répliquai-je faiblement, sans le regarder. Tu ne sais pas ce que c'est... Tu m'as toujours jaloué le flux comme si c'était juste un pouvoir de domination absolu. Et puis, ces accusations sonnent tellement faux venant de toi. N'es-tu pas celui qui désirait prendre ma vie et mon trône, caché de tout témoin ? Tu es le premier à avoir voulu ma mort et à avoir brandi l'épée !... Et *toi*, tu n'étais pas dans la zone. Le seul flux qui t'a porté, c'est l'avidité !

— Tais-toi ! Moi j'exécutais un traître, rien de plus.

— Trouve-toi les excuses que tu veux.

Nos regards s'affrontèrent avec dureté. Il me semblait presque apercevoir les adultes froids et criminels que nous étions, tenter d'étouffer les enfants purs et insoucians qu'au fond nous n'avions probablement jamais cessé d'être. Un sentimentalisme mal venu. C'en était insupportable.

— Va-t'en, Kaderian, lâchai-je froidement en marchant vers la paillasse à côté de lui. Je n'affronterai pas un homme qui ne peut braver son propre reflet dans le miroir. Dors sur tes deux oreilles, *innocent* petit frère. Et laisse en paix le traître que tu as besoin que je sois. Retourne donc jouer les tyrans avec ton père. Ton sort ne me concerne plus.

Pour toute réponse, après un instant d'effarement, le poing de Kaderian s'écrasa sur mon visage dans un grognement de rage. Surpris et incapable de me défendre, je vins m'étaler de tout mon long sur la paillasse. La douleur hurla dans ma mâchoire, mais un accès de fierté m'imposa le silence. Nos regards se croisèrent de nouveau, mais celui de mon frère fut foudroyant. Une animosité et une fureur sans nom le dévoraient.

— Je te hais pour ça, Hydan !! hurla-t-il, enragé. Même méprisé de tous, crasseux et enchaîné, tu oses encore te pavaner avec ta foutue grandeur ! Toujours à prendre les autres de haut, comme si tu savais tout et que rien ne t'atteignait ! Vingt-sept ans que je supporte tes airs supérieurs... Cette fois-ci, c'est terminé ! *C'est terminé*, Hydan !

Il tourna les talons et claqua violemment la grille de la cellule qu'il verrouilla dans un lourd claquement de métal. Il empoigna les barreaux, les muscles crispés par la fureur.

— Je ne sais pas pourquoi je suis encore en vie..., reprit-il, une expression dangereuse et démente sur son visage. Je ne sais pas si c'est cette trainée de guérisseuse... Je ne sais pas si ce sont ces foutus dieux planqués qui m'ont épargné... Mais ce que je sais, Hydan, c'est qu'importent les raisons, je sors de l'ombre et je compte bien tout te prendre. Tout. Ton trône, ton destin, ta vie... Et même cette femme dont tu t'es entichée.

Elle va regretter de ne pas m'avoir choisi à ta place ! Personne n'a le droit de me jeter comme elle l'a fait. Personne. *Personne !*

Mon sang ne fit qu'un tour. La grille de la cellule trembla si violemment, qu'un nuage de poussière grisâtre tomba du plafond. Les dents aussi serrées que mes poings sur les lourds barreaux de métal, je sentis le flux embraser en moi une rage sans pareille.

— Un cheveu, Kaderian ! m'écriai-je. Un cheveu... Si tu as le malheur de ne toucher qu'à un cheveu de Khaalina, ce n'est pas la mort qui m'arrêtera ! Quand bien même je finirais au fond des enfers, brûlé dans le soufre ou noyé dans les larmes de sang... Crois-moi... Je m'emparerai du royaume des morts. Je mettrai chaque démon à mes pieds. Les uns après les autres. Et je trouverai le moyen de parvenir jusqu'à toi, mort ou vivant ! Et je te jure — je te le jure, stupide petit frère ! — qu'il n'y aura pas un endroit dans ce monde ou dans un autre où tu pourras espérer te cacher. Je te tuerai autant de fois qu'il le faudra, mais ni Melusy ni aucun dieu ne se mettra entre toi et moi !

Le métal de mes entraves se fissura, mais ne céda pas. Sans cet état d'épuisement et ces épais barreaux, la tête de Kaderian serait tombée pour de bon. Une puissance inouïe et dévastatrice m'y exhortait. Si la stupéfaction et la peur furent les premières réactions de Kaderian, la provocation les suivit rapidement. Il sourit.

— Tu devrais voir tes yeux, Hydan... Toi qui parles de démons, je n'ai plus aucun doute sur la nature de ton vrai royaume. Profite bien de ta cage, monstre aux yeux rouges...

En attendant ton retour aux enfers, c'est le seul endroit pour toi.

Et sur ces mots, il partit, son propre regard embrasé de tout le mépris qu'il me portait.

Dans le silence des heures emprisonnées, la nuit finit lentement par s'installer. La faible lumière solaire s'était éteinte, remplacée timidement par la lueur d'une torche dans l'escalier. J'ignorais si la pluie s'était arrêtée à l'extérieur mais, ce dont j'étais sûr, c'était qu'entre ces murs elle ne semblerait jamais cesser. *Plic*. Le bruit répété, infini, me parvenait de gouttes d'eau qui plongeaient du plafond dans de petites flaques nichées entre les pierres usées. *Plic*. C'était horripilant. *Plic*. Plus je tentais de l'ignorer, et plus il se jouait de ma nervosité. *Plic*...

Allongé sur ma paillasse, les nerfs à vif, je demeurais prisonnier de mon esprit, submergé par tous les scénarios qu'il élaborait. Il lui fallait, il *devait*, trouver un sens, n'importe lequel, à la prétendue *résurrection* de Kaderian. Mais pas seulement : au-delà des actes mystérieux et passés, l'avenir l'obsédait, le rongait également. *Mon* avenir. Si toutefois il m'en restait un. La mort de mon frère m'avait pourtant laissé un ultime espoir, espoir qu'il avait finalement brisé de ses propres mains. Que pouvaient donc encore importer les scénarios ? L'histoire prenait fin ! Les dés étaient jetés ! Et la partie... était terminée.

C'est fini.

Après une lutte longue et désespérée contre l'évidence, j'abdiquais. Le découragement m'envahissait, la colère et la tristesse m'inondaient. Je sentis que tout en moi lâchait prise

sur l'extérieur, pour se crisper à l'intérieur. Ma poitrine se serra, les larmes perlèrent et je me sentis perdre la bataille dans le déshonneur le plus total. Mon frère en vie, le Roi n'avait plus besoin de moi pour lui succéder. Pire encore, Kaderian lui avait forcément fait part de mon fratricide manqué : un péché impardonnable qui s'ajouterait à toutes ses raisons de m'écarter du trône. Le Roi devait d'ailleurs déjà avoir trouvé le moyen de se débarrasser de moi. Définitivement. Et plus j'y pensais, plus mes yeux restaient fixés, hypnotisés, sur le couloir plongé dans l'obscurité : paranoïa ou lucidité, je m'attendais nerveusement à voir luire la lame d'un bourreau secrètement engagé.

Je vais me faire tuer.

Je ressentis mon propre corps questionner ses instincts sans savoir si pour sa survie il devait veiller ou, au contraire, s'il pouvait s'abandonner à un sommeil résigné. Il était désarmé, désorienté, et la fatigue le submergeait, inondant au fond de lui les dernières braises d'une ancienne flamme de vie. Au comble de l'humiliation, j'en vins presque à être rassuré de ne plus avoir à me battre pour exister. Après tout, il n'y avait plus de solutions, plus d'issues : libéré des décisions, ma vie ne m'appartenait plus...

— Vous tueriez le Roi ?

Mes pensées se turent soudainement. Interdit, je m'assis et pris un instant pour déterminer la direction d'où venait la voix.

— Il... il y a quelqu'un ici ? Où êtes-vous ?

— Dans la cellule d'à côté...

La voix était masculine et monocorde, lasse. Demeurait-il donc un prisonnier en ces lieux lugubres ? Avait-il entendu tout le secret de ma querelle avec Kaderian ? Je tâchai de me remémorer le registre de la prison — chose aisée, puisque

personne n'y restait bien longtemps. Il n'y avait qu'un seul prisonnier enregistré, et c'était moi qui avais signé son entrée.

— Vous êtes... le meurtrier du faubourg est ? Ulonn...

— Honoré d'avoir une place dans votre mémoire, Messire Prince déchu...

Cet homme n'était pas n'importe qui. En quelques mois, il avait massacré non moins de sept familles bourgeoises : hommes, femmes et enfants avaient été retrouvés sans vie, mutilés d'abominables façons. Son gout pour la torture et le châtement ne faisait aucun doute — il se vantait lui-même de leur avoir donné ce qu'ils *méritaient*. J'avais moi-même organisé sa traque en déployant plusieurs hommes de confiance dans le faubourg est. À force de patience, ils avaient fini par le piéger et me l'amener au château pieds et mains liés. Heliott et moi-même avions jugé son état psychologique trop préoccupant pour le relâcher un jour dans la nature : Ulonn était un vrai danger pour l'humanité, ne tuant que par lubie et ne justifiant ses actes que par des pensées incohérentes et insensées. La question de la peine de mort s'était posée, mais mon maître et moi-même étions toujours réticents à l'idée de prendre une vie à seule fin de sécuriser ou de *nettoyer* la société. D'un autre côté, la prison à perpétuité, en particulier dans *cette* prison, était bel et bien une forme de cruauté : la folie et la maladie se tapissaient dans l'ombre, attendant patiemment que leurs proies se brisent pour les dévorer inexorablement.

Ainsi, le jugement final d'Ulonn avait été temporairement repoussé pour nous laisser entrevoir un autre choix. Malheureusement, la tempête qui s'était abattue sur le royaume nous avait interrompus, ainsi que la fête d'Hydolia et la bataille

d'Ildhor qui la suivirent. À présent, sans Heliott et moi-même pour juger, mon père ne s'encombrerait jamais de ce prisonnier : un bourreau viendrait sans doute l'occire dans le silence et l'abandon de sa cellule. Et à dire vrai, cela ne m'importait plus désormais.

— Vous avez vraiment essayé de tuer votre frère ?

L'aplomb de ses questions m'interpela. Rien ne m'obligeait à lui répondre, mais mon éternelle curiosité fut piquée : quel genre de conversation pouvait-on entretenir avec un psychopathe sur son terrain de prédilection ?

— Oui..., répondis-je, néanmoins méfiant. Et je n'ai pas fait qu'essayer. Il n'était pas censé se relever après avoir eu le cœur transpercé de mon épée.

— Vous l'avez raté, en somme...

— Je sais assez bien où se trouve le cœur chez un être humain, répliquai-je sèchement.

— Alors il faut croire que vous avez de sacrés bons médecins, vous, les nobliaux...

— Ne vous fichez pas de moi.

— Donc, vous l'avez raté.

— Taisez-vous.

Il m'agaçait. Comme tous ceux qui, à partir de deux ou trois connaissances acquises par mégarde, pensent détenir les clés de toutes les vérités du monde. Si l'univers était si simple à appréhender, l'humanité ne serait pas ainsi en train de dériver. Il y avait par ailleurs quelque chose de hautain dans les répliques du meurtrier, une forme de lasse supériorité qui m'horripilait.

— Vous devez être un sacré monstre pour tenter d'assassiner votre propre frère..., reprit-il sur le même ton.

Me provoquait-il ?

— Je ne veux pas entendre cela d'un homme qui tue femmes et enfants selon son bon plaisir et sans noble intention.

— Noble intention ? C'est ce qu'il faut pour pouvoir tuer un être humain ? Si c'est le cas, ces bourgeois étaient trop arrogants : ils me regardaient avec mépris — certains m'ont même insulté ! Oui ! C'est ça ! C'était une *noble* intention ! J'ai défendu mon honneur, en réalité ! Vous faites ce genre de choses, vous, les gens d'en haut ! Hein !? L'honneur, c'est noble !? Non ? Non !?

Un rire fou et inquiétant lui échappa et son écho résonna longuement dans les cachots. Un violent sentiment de malaise m'oppressa alors : son aura pernicieuse et vibrante de folie furieuse semblait pénétrer l'épais mur de pierre dans le seul but de m'étouffer. Le ton d'Ulonn n'exprimait en effet plus aucune lassitude, bien au contraire : l'homme était comme possédé par une intense exaltation, une euphorie malsaine et dangereuse. Cela lui conféra un instant une détestable domination psychologique, que je m'empressai de chercher à compenser :

— Ne me faites pas rire, répondis-je avec froideur, dissimulant le trouble que me procurait sa folie. C'est bien là la réplique de ceux qui confondent l'honneur et l'égo. Si vous aviez la moindre idée de ce dont vous parlez, vous sauriez qu'un homme ne peut voir son honneur se briser que sous le poids de ses propres actes : en se trahissant lui-même, ses convictions, en cédant à la lâcheté, en répandant une souffrance injustifiée autour de lui... Ceux qui pensent encore que l'honneur peut être brisé par d'autres — par des insultes ou des humiliations — devraient au moins se poser la question « Qu'est-ce que l'honneur ? » Et par là même démasquer les

agissements crapuleux de leurs égos démesurés. Il n'y a pas d'honneur sans humilité. En aucun cas, il ne peut servir à justifier ou encenser les abominations que vous avez perpétrées.

— Peuh..., cracha-t-il, méprisant. Au moins *moi*, je n'ai pas tué un membre de ma propre famille...

— Oh ? fis-je, sombrement amusé. Je suis surpris qu'on puisse garder un soupçon d'éthique après avoir torturé tant d'enfants innocents.

— La famille, c'est sacré.

— Connerie. Si vous étiez né dans *ma* famille, vous comprendriez que les liens du sang n'ont rien de sacré. Sans lien subtil et sans amour, une famille n'est qu'une meute dégénérée d'êtres qui n'ont rien à faire ensemble.

— Oh, quelle froideur... Mais vous aimez bien ça, vous, les nobliaux : justifier tous vos crimes par de belles philosophies que vous êtes les seuls à comprendre.

— Alors, je vais vous expliquer cela très clairement. J'ai tué mon frère pour mettre fin au massacre de milliers d'innocents. J'ai tué mon frère pour m'assurer que sa folie meurtrière ne mutile plus jamais l'humanité. J'ai tué mon frère pour protéger le monde de l'idée qu'il se fait de la royauté. Et enfin, j'ai tué mon frère pour qu'il ne me tue pas lui-même. Et même si je suis conscient qu'une morale acquise du plus grand nombre est contre moi, et même en avouant tout le mal que j'ai à assumer ce péché... Je ne le regrette pas. Absolument pas.

— Quand bien même...

— On utilise trop souvent le sacré pour dissimuler la lâcheté, l'interrompis-je fermement. Mais au pied du mur de la Nécessité, ne demeurent que de vaines moralités.

— Oh ?... Intéressant... Intéressant ! s'exclama-t-il, pris d'un nouveau rire fou. Messire Juge crache sur la morale ! Et en rimes, s'il vous plait ! N'êtes-vous donc pas censé la respecter ? La représenter même ? La faire appliquer coute que coute ?

— On n'applique pas la morale : on la vit. Appliquer ce qu'on ne conçoit pas clairement revient à se soumettre à un esclavagisme mental. Ce n'est pas cela, *respecter la morale*. Regardez le peuple d'Hydolia : il est entièrement soumis à un roi, et il ne le respecte pas pour autant. Les habitants jouent le jeu du monarque et celui de ses ancêtres depuis des centaines d'années ; ils suivent les règles royales, par peur ou par inconscience alors qu'ils pourraient prendre leur destin en mains et sortir du joug de tyrans abjects. C'est la même chose pour la morale : s'y soumettre, ce n'est pas la respecter. C'est abdiquer. C'est laisser un autre dominer vos pensées, diriger vos actes et faire de vous ce qu'il veut que vous soyez. Et les vrais responsables, c'est vous : vous laissez faire. Votre vie, votre idée, sont sous votre responsabilité. Et puis, la morale change tout le temps : elle est culturelle, familiale, et surtout : individuelle. Quoi qu'on en dise, il n'y a *pas* de morale universelle. Si vous obéissez à une morale sans la comprendre, sans comprendre le but de son existence, ce n'est qu'un esclavagisme déguisé. Appréhender, concevoir et contrôler sa propre morale, c'est maîtriser son développement existentiel en redéfinissant soi-même ses propres limites. C'est probablement là toute la beauté et toute la tragédie de l'expérience humaine.

— Je peine à vous suivre, Messire Philosophe, mais dois-je comprendre que chacun devrait faire ce qu'il lui plait ?

— Pas ce qu'il lui plait. Ce qui lui semble juste et sensé. Vivre avec intention, vivre en tant qu'idée. Malheureusement, nous finissons presque tous par succomber à nos peurs, ce qui ne construit finalement que d'horifiantes morales qu'on se plaît à justifier vainement pour ne pas affronter nos reflets désespérés dans le miroir.

— Eh bien ? Que proposez-vous alors, Messire Prophète ? Avec ces belles idées, la situation ne devient-elle pas elle-même désespérée ?

— L'Évolution. C'est le seul moyen d'abolir la souffrance humaine. Toute souffrance non salvatrice est la marque de notre imperfection : tendre vers l'aboutissement de l'espèce humaine est le seul moyen de sauver le monde.

— De sauver le monde ? ricana le détenu. Rien que ça ? Et qui va s'en charger ? Vous, Messire Prisonnier ?... Du fond de votre royale cellule ?

Cet ultime mépris me fit l'effet d'une gifle. Ulonn avait raison : j'étais bel et bien *prisonnier*. Pas seulement de sombres barreaux et de lourdes pierres : j'étais désormais captif sous les décombres d'un destin brisé. L'espace d'un instant, enivré d'un débat qui secrètement me passionnait, mon sort maudit s'était fait oublier. Et la réalité me rattrapait. Accablante. M'autosatisfaisant de belles pensées sur l'honneur et la morale résonnait comme une attitude de mauvais perdant.

Un petit rire triste m'échappa. Qui étais-je donc pour juger l'égo d'Ulonn ? Le mien ne venait-il pas de sauter sur la première occasion de briller à nouveau ? Inconsciemment, j'avais tenté d'écraser le tueur en série sous le poids d'une prétendue supériorité intellectuelle et évolutive. Mais au fond, n'avais-je pas simplement tenté de le dévorer pour survivre à

mon désespoir ? N'était-il pas qu'une proie facile pour mon égo à l'agonie ? Étais-je tombé aussi bas ? Suffisamment pour réveiller l'ombre d'une vantardise désespérée ?

Oui.

Après plusieurs jours à appréhender sans admettre, je réalisai pour la première fois la profondeur infinie de l'abîme dans lequel je m'étais jeté. Et ma chute était loin d'être terminée. « Ce n'est pas fini ! » était l'exclamation résolue que j'aurais voulu répondre, comme une pulsion de survie, les premières notes d'un chant du cygne montant du plus profond de l'abîme, mais...

— Vous tueriez le Roi ?

Mon sang se glaça.

— Pour... pourquoi me demandez-vous cela ?

— Oh ! je ne sais pas..., me provoqua-t-il. Vous aviez de grands et nobles projets et votre frère était sur le passage... Certes, vous n'êtes pas aussi bon à l'épée qu'on le dit, mais... c'est l'intention qui compte, non ?

— Pour qui me prenez-vous ?...

— Cessez de tourner autour du pot, Messire Grand Homme ! soupira Ulonn, de nouveau complètement las. C'était nécessaire, non ? « Au pied du mur de la Nécessité ne demeurent que de vaines moralités. » C'est de vous, non ? Vous avez jugé nécessaire de tuer votre frère, alors vous l'avez fait. C'est immoral pour la plupart des gens, mais tout à fait acceptable dans votre code moral, non ?

— Taisez-vous !...

— Alors, pourquoi ne pas tuer votre père ? Vous êtes un habitué de la zone, non ? Ce doit être pratique d'avoir un flux qui vous pousse à perpétrer les pires monstruosité tout en

protégeant votre conscience, non ? Mais peut-être un peu simple, non ? Tout ce que votre conscience n'assume pas, le flux vous le fait pour vous... non ?

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous sous-entendez, Ulonn ? dis-je faiblement, ébranlé. Que je suis comme vous ? Que prendre une vie ne m'importe pas ? Détrompez-vous !... Je n'ai rien à voir avec un désaxé de la pire espèce !

— Cela vous rassurerait, n'est-ce pas ? Mais à la toute fin, est-ce vraiment si important ? Même du fond de ma cellule, il est évident que le seul moyen de réaliser vos souhaits est de détruire ce qu'il reste de votre famille. Pour l'avenir de l'humanité ! C'est ça votre credo, non ? Messire Sauveur ? Et si vous ne le faites pas, que se passera-t-il ? Adieu le trône ? Adieu les espoirs ? Adieu l'Évolution ?...

— Je...

— « On utilise trop souvent le sacré pour dissimuler la lâcheté. » Vous allez vraiment utiliser le lien familial que vous avez dénigré il y a quelques minutes pour fuir vos responsabilités ? Oh ! votre égo pourra se vanter ! « Moi, moi je ne suis pas un homme qui tue son père, moi ! » Mais qu'en sera-t-il de votre honneur ? Vous avez la possibilité de changer le monde, et vous allez laisser périr l'humanité pour une morale qui n'est pas la vôtre ? Vous allez abdiquer ? Vous soumettre à une morale populaire encombrante sous prétexte que vous n'êtes pas capable d'assumer vos convictions ? Vous protéger derrière une morale facile pour fuir les difficultés de la destinée ? « Un homme ne peut voir son honneur se briser que sous le poids de ses propres actes : en se trahissant lui-même, ses convictions, en cédant à la lâcheté. » C'est si simple de prononcer de belles paroles, de se pavaner avec un égo

démessuré... Agir et accomplir, c'est tellement plus compliqué, n'est-ce pas Messire Vanité ?

— Tai... taisez-vous... Fichez-moi la paix...

— Peuh ! Regardez-vous... Vous avez bien mérité votre place dans un cachot. Cracher sur un destin pareil, c'est si criminel...

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! Taisez-vous ! *TAISEZ-VOUS !* hurlai-je la tête dans les mains, au bord de la rupture. Il est trop tard !... Tout est perdu, vous m'entendez !? Et je... Non... Non ! Vous ne m'aurez pas ! Espèce de sadique... Comment osez-vous ?... Comment osez-vous pénétrer mon esprit !? Vous ne savez rien de moi... Vous ne savez pas ce que c'est... qu'être moi...

Ulonn avait réussi. Son jeu pervers m'avait finalement brisé. Tout avait été retourné contre moi, il avait usé de sa propre folie pour me refléter ma propre personnalité. Un flux d'émotions refoulées, insoupçonnées, s'éveilla en moi et m'enveloppa de désespoir. C'était comme si le fardeau oublié que je portais depuis la naissance, scellé au fond de ma conscience, se révélait entièrement pour s'écraser de tout son poids sur mes épaules de vanité.

— « Je n'affronterai pas un homme qui ne peut braver son propre reflet dans le miroir. » C'est bien ce que vous avez dit à votre frère, n'est-ce pas, Messire Lâcheté ?

De nouvelles heures passèrent. Ou... des minutes, peut-être. Ulonn s'était tu, me laissant en proie à tous mes démons, ces peurs et ces conflits exaltés qu'il s'était plu à réveiller. Un simulacre de fierté m'avait poussé à étouffer mes larmes et mes cris dans un silence oppressant qui me brûlait les poumons. Et

puis j'avais fini par m'endormir, sans même m'en rendre compte. Toutes mes pensées entremêlées, mes émotions bouleversées, tout n'était plus que tourments et je n'étais plus en mesure, plus un seul instant, d'affronter l'horreur de ma réalité. Au fil des ans, je m'étais créé une image de prince noble et idéaliste et j'avais fini par y croire moi-même. Mais au fond, j'étais toujours le même : un enfant incertain, impulsif, que les grandes conceptions philosophiques des adultes ne peuvent atteindre. Je ne savais plus ce que j'étais, *qui j'étais*. N'étais-je qu'un usurpateur ? Un héros monté de toute pièce par mon esprit d'enfant, enivré de contes de fées aux princes flamboyants ? Étais-je ce vantard aux belles philosophies et à l'incapacité de les porter ? Étais-je ce lâche qui ne se résolvait à agir que sous l'effet d'un mystérieux flux embrasé ? Qu'avais-je tenté de sauver en Ilidhor ? Les habitants, ou cette image fragile que je voulais de moi ? Étais-je cette somme de sombres instincts que matérialisait la zone ? Étais-je le héros de l'Évolution qu'espérait Hodanir ? Ce prince séduisant et ténébreux que Khaalina dévorait des yeux ? Pouvais-je être à la fois un idéaliste étincelant, et à la fois un démon obscur capable de décimer toute une armée ?

Qui suis-je ?

Et... que dois-je faire ? Que pouvais-je *encore* faire ? Y avait-il une issue, un dénouement alternatif à ce destin avorté ? De là où je me tenais, une pensée n'avait pourtant pas changé.

Je n'ai plus aucun pouvoir.

Plus rien ne dépendait moi : tout était entre les mains du Roi. Emprisonné, sans arme et sans soutien, je ne pouvais qu'attendre que le jour se lève et que les ténèbres enfin soient chassées. En cet avenir incertain, aux scénarios multiples et

imprévisibles, demeurerait néanmoins une constante, bien qu'elle ne soit en rien rassurante : mon père tenterait de me tuer, et il y parviendrait si je ne me résolvais pas à changer. Je devais devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un capable d'assumer son idée de naissance et de tout lui donner. Peut-être n'y avait-il plus de place pour l'honneur et la morale... Plus de place pour l'hésitation et l'indécision... Plus de place pour un roi de trop en Hydolia... Plus de place pour un frère incontrôlable... Et plus de place pour un père implacable. Oui... Deux vies sacrifiées à l'Évolution... Était-ce donc si cher à payer ?...

— Hydan ?...

Douloureusement, je m'appuyai sur mes bras tremblants pour me redresser. J'étais persuadé d'avoir entendu mon nom, mais enfoncé si loin dans ma somnolence tourmentée, l'intonation de la voix m'avait échappé. Je tournai lentement la tête vers la grille de la cellule et ouvris difficilement les yeux, ébloui par l'éclat dansant d'une torche enflammée.

— Alors c'est dans ces ténèbres qu'ils vous ont jeté...

Une silhouette familière la brandissait et se tenait ainsi dans la semi-obscurité. Une longue robe bouffante, d'un rouge foncé, des bras et des épaules nus, une longue chevelure dorée et déployée, illuminée par la flamme jaune-orangé. Même si j'étais encore nébuleux, je ressentis sans mal le charisme fascinant qui se dégageait de cette apparition. Trop mal, déshydraté, affamé, tourmenté... mes sens me trahissaient, mais...

— M... Mère ?...

L'apparition eut un geste de recul, puis mit une main sur ses hanches avant de se pencher en avant, comme scandalisée :

— Han ! Et moi qui me sentais d’humeur romantique...
Merci ! Je vais beaucoup mieux, cher ténébreux !

— Khaalina !

Effaré, mon corps se leva spontanément et mes chaînes tintèrent alors que je m’approchais en claudiquant de l’inespérée demoiselle. Je voulus prononcer quelques mots, mais sa mine désapprobatrice — faussement désapprobatrice — me plongea dans l’embarras. Et il y avait de quoi...

— Khaalina..., commençai-je hasardeusement. Je...

— *Suis désolé ?* m’interrompt-elle, jouant avec ma culpabilité. Vous pouvez, oui !

— C’est..., souris-je. Comment dire... Embarrassant. *Très*, embarrassant. J’ai probablement perdu l’esprit bien plus que je ne l’imaginais...

— Pensez-vous à votre mère ? demanda-t-elle plus sérieuse, attentive.

— Non... Non, pas le moins du monde. Je ne sais pas pourquoi...

Mais je savais très bien pourquoi. Il ne m’avait pas fallu longtemps pour comprendre qu’inconsciemment, j’étais tombé tellement bas que ma fierté s’était résignée à l’attente d’une quelconque forme de protection. Un enfant hurlant après sa mère au cœur d’une nuit cauchemardesque : l’humiliation que subissait mon égo n’avait plus de limites. Cependant, Khaalina me sourit et quelque chose en moi se ranima soudainement. Ayant perdu toute confiance en mon propre jugement et mes propres émotions, je ne pus m’empêcher de demander :

— Il s’est passé tellement de choses... Êtes-vous vraiment là, Khaalina ? Ou est-ce un rêve parmi tous ces cauchemars ?

— Si vous rêviez, sourit-elle, ma robe serait plus jolie... Regardez comme elle s'effile ! Et je ne suis guère coiffée... Et c'est sans compter ces cernes qui me tombent jusqu'aux épaules !

— Le sommeil vous fuirait-il ?

— Quelqu'un à qui je tiens se battait si loin... Comment aurais-je pu m'assoupir un seul instant ? Et, soit dit en passant, vous auriez d'abord dû me dire que vous me trouviez ravissante et que mes cernes n'étaient qu'imaginaires !

Je ris de bon cœur, pour la première fois depuis des jours. Ne serait-ce que pour cette émotion, je lui en étais déjà profondément reconnaissant.

— Vous raison, Khaalina, rectifiai-je alors avec un sourire amusé. Vous êtes éblouissante.

— Hmm... Moui... Non, ça n'a plus le même effet maintenant... Tant pis...

Elle haussa les épaules et me défia tendrement, mais fermement, de son regard illuminé. Je le soutins quelques secondes, mais la demoiselle n'aurait perdu cette douce bataille pour rien au monde. J'enchainai :

— Que faites-vous ici, Khaalina ? Comment avez-vous fait pour entrer ? La prison est interdite au public et je doute que le geôlier...

— Oh ! le geôlier n'a opposé que peu de résistance..., m'interrompit-elle non sans un air de petite fille fière d'une énorme bêtise.

— *Que peu de résistance ?* répétai-je, abasourdi. Que voulez-vous dire ? Vous ne l'avez quand même pas assommé ? Ou joué de votre séduction pour le désarmer ?

— Hmm... Je me demande quelle version vous préféreriez...

— Probablement aucune !

— Tant mieux ! s'exclama-t-elle avec un grand sourire. Ce sont les deux ! Séduction... et puis coup sur le crâne. Bim ! (elle mimait le geste avec la torche brûlante) Classique...

— *Classique* ? Seulement dans les romans !

— Oh ! Mais nos lectures nous construisent, mon jeune prince ! répliqua-t-elle en imitant la vieille voix d'Heliott.

Nous éclatâmes de rire. Je n'avais décidément pas menti : Khaalina était éblouissante. Bien sûr elle était belle, divine et merveilleuse. Bien sûr elle était intelligente, drôle et audacieuse... Mais au-delà de toutes ces qualités, il y avait en elle cette lumière incroyable qui par un seul sourire me lavait de mes ténèbres impitoyables.

Et ce sourire, je m'y perdis un instant...

Même au fond de l'abîme, à la lumière de Khaalina l'obscurité n'avait plus rien d'effrayant. C'était une étrange impression... Comment décrire ce sentiment ? C'était comme si le poids de mes fautes et de mes pensées ne pesait plus. Comme si... quoi qu'il puisse m'arriver, et aussi profondes que puissent être les abysses de ma destinée, tant que je serais en mesure d'apercevoir ce sourire, mon cœur en demeurerait éternellement contenté. Tout au long de ma vie, bien des gens m'ont accusé, m'ont condamné même, d'avoir tellement sacrifié à l'idée d'Évolution ; mais ils ne se doutaient pas un seul instant de tout ce que j'aurais sacrifié pour la femme qui se tenait à mes côtés...

Bien sûr, notre rencontre n'était que toute récente et, bien sûr, j'ignorais encore tant de choses sur cette *Demoiselle*

Khaalina, mais... qu'importait ? Qu'importait son passé, son avenir ? Et les miens ? Car en ce présent, ne demeurait que cette étrange et divine connexion — et c'était tellement suffisant ! Je me sentais à la fois si léger, et à la fois si stupide d'avoir été, ne serait-ce qu'un seul jour, inquieté ou tourmenté. Je n'avais plus besoin de sens, je n'avais plus besoin de rien. Toute l'importance de ma destinée ne semblait plus qu'un songe lointain, un cauchemar empli de futilités insensées...

Sans doute pourrais-je encore m'égarer des heures au sujet de la belle *Khaalina*, mais à la toute fin je suis trop médiocre écrivain pour exprimer toute la chaleur et tout le bonheur qui m'inondaient lorsque j'étais à ses côtés...

— Aladjin m'a tout raconté, reprit soudainement *Khaalina*, plus grave. C'est un miracle que vous soyez toujours en vie...

Je sentis mon sourire s'effacer. Je déglutis. Jusqu'à quel point savait-elle ? Qu'avait-elle bien pu entendre à mon sujet ? Et... que pensait-elle encore de moi ?

— Beaucoup de choses sont arrivées, *Khaalina*, m'essayai-je alors, sans toutefois pouvoir la regarder. L'histoire est longue et, croyez-moi, elle n'a rien d'un conte de fées...

— Racontez-moi.

Je relevai les yeux, puis fixai les siens. Je sentis la détermination presque suppliante luire dans son regard. Avait-elle seulement idée de ce qu'elle me demandait ?

— *Khaalina*, je... Écoutez...

— Je sais, dit-elle en posant une main sur ma joue. Je sais, *Hydan*. Tout ce que je veux, ce sont vos sentiments, vos émotions. Vous êtes le seul à pouvoir raconter cette histoire... *Votre* histoire. J'ai senti votre désespoir bien avant de vous apercevoir dans la cour, cet après-midi. Vous êtes un homme

bon, c'est pourquoi je ne peux pas croire ce que le monde a vu, ce qu'il raconte et les mensonges éhontés que répand votre frère pour vous humilier.

Ma propre main saisit la sienne et la serra contre ma joue. Quelque chose en moi s'effondrait, un bonheur triste jaillissait de ce simple geste de tendresse.

— J'ai bien peur que tout soit vrai, Khaalina, avouai-je alors. Mes actes ont été...

— Je connais vos actes, Hydan ! m'interrompit-elle. Et je ne suis pas juge... Ce sont vos intentions, vos émotions que je suis venue recueillir... Je vous en prie, ne sombrez pas seul dans votre tragédie. Aussi inutile que je puisse être, je suis à vos côtés, Mon Prince. Alors, ouvrez-moi votre cœur, Hydan... Je vous en conjure...

Un puissant sanglot monta en moi. Le souffle coupé, j'eus toutes les peines du monde à la refréner... Ne pleure pas... Ne pleure pas, imbécile !... Quelle image... Quelle image vas-tu lui donner !?... Tu es au-dessus des hommes, tu es un prince !... Bon... bon sang !... Mais mon accès de fierté masculine ne tint pas, et le refoulement me fit vaciller. Un violent vertige me saisit et je vins m'écrouler au sol, impuissant.

— Hydan !

— Ça... Ça va..., la rassurai-je tout en me hissant sur mes bras, pour m'asseoir contre le mur près de la grille.

Khaalina ne perdit rien de mon mouvement et s'agenouilla à mes côtés. À travers les barreaux de fer, elle tendit une nouvelle fois sa main et caressa mon front avant de descendre le long de ma joue.

— Vous êtes à bout... Hydan... Mais à quand remonte donc votre dernier repas ?

— Je... Je ne sais plus, avouai-je en appuyant la tête derrière moi, les yeux fermés. J'ai perdu la notion du temps. J'ignore quel jour nous sommes, ou l'heure qu'il peut bien être. J'ai l'impression de perdre la raison...

— L'aube se lèvera dans deux heures, m'informa Khaalina, le regard inquiet. Quatre jours se seront alors écoulés depuis la tragédie d'Ildhor.

— Quatre jours..., répétai-je sans toute fois le réaliser.

— Restez assis, Mon Prince, dit-elle en se relevant soudainement. Je vais vous trouver quelque chose à boire et à manger.

— Non, Khaalina ! Attendez ! Cela fait partie du jeu du Roi : c'est une forme de torture. Il attend probablement que je craque et finisse par me repentir. Si vous intervenez...

— Mais vous repentir de quoi !? s'exclama-t-elle avec un début de colère triste. Non ! C'en est assez. Il ne me fait pas peur ! Ni lui ni personne. Je serai vite de retour.

— S'il l'apprend, vous serez en danger, Khaalina ! Je vous en conjure, oubliez cette...

— Je me ris du danger, Hydan ! répliqua-t-elle avec une arrogance forcée, alors que sa voix résonnait déjà dans l'escalier.

Ma tête s'appuya de nouveau contre le mur derrière moi. Je soupirai. Malgré mes réticences, je mourrais réellement de faim. De soif, aussi. Et j'avais mal... partout. Les muscles endoloris par le manque d'exercice et les entraves pesantes à chaque membre, j'aurais payé cher pour pouvoir ne serait-ce que m'étirer ou me défouler à l'épée. La moindre émotion suffisait à me donner le vertige, la moindre danse d'une flamme, à m'étourdir. La venue de Khaalina ne m'avait pas